

Mediocritas aurea. La fortune politique d'une formule dans quelques écrits "moyenneurs"  
de Rabelais à G. Cassander  
Stéphan Geonget

Le prologue du *Quart Livre* entreprend d'illustrer une vérité morale. L'auteur s'y adresse en personne au lecteur, par le biais d'un apologue, celui de Couillatris et de sa cognée, pour lui enseigner la vertu de «médiocrité».

On connaît l'histoire. Ayant perdu par mégarde sa cognée, un malheureux bûcheron, Couillatris, n'a de cesse d'implorer le Ciel de lui faire retrouver son gagne-pain. Avant d'accéder à ses prières, Jupiter, par l'entremise de Mercure, met à l'épreuve sa probité. En même temps que son authentique cognée, Mercure lui présente une cognée d'or et une autre d'argent. Sans hésitation, le brave homme se détourne des attrayantes cognées pour, *médiocrement*, reprendre la sienne, celle de bois. Ayant égard à sa «médiocrité», Mercure lui rend sa cognée et lui donne en récompense les deux autres, assurant ainsi la fortune du bûcheron. Une prospérité aussi inattendue ne manque pas de susciter les convoitises et nombreux sont les envieux à tenter l'aventure. Par manque de «médiocrité», ils réclament à Mercure la cognée d'or et se font sur le champ couper la tête. La morale du diptyque est apparemment simple: à souhaiter plus qu'on ne doit, on risque d'indisposer les dieux. Il faut donc garder la mesure et en tout savoir rester «médiocre».

Oubliés donc la poudre d'oribus du *Pantagruel*, les Silènes «joyeuses et frivoles» du *Gargantua* et le tonneau diogénique du *Tiers Livre*, l'auteur se donne un nouveau visage et propose au lecteur, dans une veine morale bien différente, une leçon stricte à appliquer concrètement. Prenant le contre-pied du choix de Pâris qu'on reconnaît en filigranes, il présente à rebours les conséquences heureuses d'un choix «médiocre». Alors que Pâris a péché par démesure, entraînant avec lui la ruine d'un peuple, Couillatris, choisissant avec modération, a assuré sa prospérité. Ainsi expliquée et cautionnée, la visée du projet ne semble faire aucun doute. Bien établi sur de solides autorités et dûment imagé du récit de Couillatris, le choix «médiocre» devient la voie de l'homme de bien.

Ce prologue mérite cependant d'être analysé plus en détail. Sa «leçon» jure en effet curieusement avec le propos général du *Quart Livre*. L'humble médiocrité de Couillatris se situe même quasiment à l'opposé de l'esprit de démesure qui anime la quête de Panurge<sup>1</sup>. Le décalage est d'autant plus saisissant qu'il est extrême. Le moins que l'on puisse dire c'est qu'entreprendre, au péril de sa vie et de celle de ses compagnons, la traversée des océans pour savoir si on portera ou non les cornes, est une attitude à mille lieues de toute «médiocrité». Bien loin donc de témoigner de l'humilité de Couillatris, l'ensemble du texte illustre la démesure panurgienne. L'apologue initial, cautionné par la signature auctoriale, semble alors servir de repoussoir pour mieux condamner Panurge.

Pourtant, à la fin du *Tiers Livre*, le projet panurgien reçoit l'aval des autorités morales stoïco-évangéliques du récit que sont Pantagruel et, dans une moindre mesure, Gargantua. Faut-il alors penser que l'auteur pantagruéliste va à l'encontre des préceptes du bon Pantagruel dont il partage pourtant explicitement la philosophie<sup>2</sup>? Une telle contradiction, si elle n'est pas impossible, n'est néanmoins pas probable. Elle l'est d'ailleurs d'autant moins que le prologue propose un second récit qui contredit cette hypothèse. Compris dans l'apologue de Couillatris, lui-même situé au beau milieu de la leçon sur les bienfaits de la «médiocrité», il raconte les difficultés insurmontables auxquelles se heurte Jupiter pour résoudre la controverse Galand / Ramus.

Située dans un espace stratégique du *Quart Livre*, son prologue, la situation de l'anecdote lui confère une indéniable valeur programmatique et il est impossible de ne pas voir dans l'aventure de Panurge le double et l'illustration de la perplexité de Jupiter. Tout comme le roi des dieux, Panurge veut faire un choix certain. Tout comme lui, il multiplie en vain les points de vue sur la question qui l'opprime. Tout comme lui, il cherche une solution rationnelle à un problème «indifférent» que ne peut trancher qu'une préférence intime. La simple mention du terme de «perplexité» suffit d'ailleurs à tout lecteur du *Tiers Livre* pour faire le rapprochement.

Si les tergiversations de Jupiter annoncent à l'évidence celles de Panurge, il est légitime de soupçonner que l'attitude de Couillatris a, elle aussi, dans le *Quart Livre*, un corollaire. On ne voit guère sinon quel serait l'intérêt d'une pareille insistance. Cependant, aussi étonnant que cela puisse paraître, jamais plus dans l'ensemble du *Quart Livre* ne reviendra la moindre allusion à la médiocrité<sup>3</sup>. Comment expliquer un tel silence? A quoi sert cette parabole liminaire si elle ne correspond à aucun passage du texte? Pourquoi décrire longuement les malheurs que fait naître l'hybris sinon pour fournir une clé de lecture à quelque épisode du *Quart Livre*?

Sans doute, la fonction du prologue n'est-elle pas à chercher dans le tissu même du texte puisque aucun indice textuel ne vient rappeler la leçon première. Il faut donc tenter de chercher *en dehors* du texte, dans le rapport du *Quart Livre* à son temps le sens que nous ne trouvons pas directement à l'intérieur du texte.

Un ouvrage de plus de dix ans postérieur à celui de Rabelais permettra peut-être d'éclairer notre lanterne. Il s'agit du *De officio pii ac publicae tranquillitatis vere amantis viri, in hoc Religionis dissidio* (1562) œuvre de Georgius Cassander, «moyennneur» notoire, partisan de la modération politique et religieuse et qui joua un rôle politique suffisamment important auprès de Ferdinand Ier et de Maximilien II pour que les deux Empereurs veuillent faire de lui leur médiateur pour régler le conflit entre Protestants et Catholiques<sup>4</sup>. C'est à lui aussi que songèrent un temps la reine Catherine de Médicis et le chancelier Michel de l'Hospital<sup>5</sup> pour venir plaider au colloque de Poissy la cause d'une voie moyenne, permettant de réformer les abus de l'Eglise catholique tout en en préservant la vérité essentielle. A en croire les propos de son ami François Bauduin, Cassander fait quasiment figure en France, à la veille du colloque de Poissy, d'homme providentiel. Il raconte, dans une lettre datée de quelques jours avant l'ouverture du colloque, la coïncidence prodigieuse entre les idées de Cassander et l'état de l'opinion publique éclairée. Tous semblent être d'accord sur la nécessité de trouver *aliquam mediam formulam*. Cassander pourrait, s'il le voulait, être le porte-parole de cette tendance de l'opinion des vrais chrétiens.

A peine arrivé à la Cour du Roi, de très hauts dignitaires, qui siègent au conseil du Roi, viennent avec familiarité et bienveillance parler avec moi de la constitution de la religion, de la Réforme de l'Eglise, et d'une conciliation des partis désormais dissidents ainsi que des conditions dans lesquelles elle pourrait se faire: et comme nous échangeons de nombreux propos sur une certaine voie moyenne et donc une forme de paix dans l'Eglise, ils me demandèrent avec gravité si je connaissais quelqu'un capable d'entreprendre cela. Je donnais (ce que j'ai fait souvent ailleurs) ton nom, et leur montrais cette lettre (je l'avais par hasard sur moi) que tu m'avais écrite avec sagesse et tempérance il y a trois ou quatre ans et où tu parlais d'un triple consensus, des esprits, des opinions et des rites ou des cérémonies.

Statim atque in Aulam Regis venissem, summi quique proceres, qui Regio Consilio praesunt, familiarissime atque humanissime mecum sunt locuti de constitutione religionis, Reformatione Ecclesiae, et partium jam dissidentium quadam conciliatione, hujusque conditione: et cum ultro citroque multa dicta essent de media aliqua formula atque adeo forma pacis Ecclesiasticae, serio me rogarunt, ecquem potissimum novissem arbitrium idoneum ad eam ineundam. Ego (quod alias sepe feceram), te nominavi, iisque ostendi quas tunc

forte mecum habebam literas tuas, quas ante triennium vel quadriennium ad me sapienter atque temperanter scripseras de triplici consensione Animorum, Sententiarum, et Rituum sive ceremoniarum<sup>6</sup>.

Le *De officio*..., un temps attribué par les Protestants au juriste Fr. Bauduin, eut une fortune remarquable puisqu'il suscita une controverse nourrie avec Calvin. La thèse générale de Cassander est, en dehors de quelques délicats points ecclésiologiques, assez simple. Dans les temps de calamité que vit l'Eglise le comportement le plus pieux est de s'abstenir de tout engagement partisan, de renoncer aux passions et d'adopter une attitude prudente. L'office de l'homme chrétien est d'éviter toute exagération et de se défaire de toute passion, plus propre à susciter les haines qu'à pacifier la situation.

Je sais fort bien qu'ils sont très nombreux, dans la misérable division que connaît l'Eglise, où aujourd'hui la Chrétienté se brise quasiment, à être profondément angoissés, et pour ainsi dire à flotter et à ramer entre deux écueils. Ils veulent quelque chose de certain pour assurer leur salut, ils voient ce qu'ils doivent fuir, mais ils n'ont pas encore pu voir vers où fuir. Cette pensée là me tourmenta aussi jadis et cette tempête me rejetta pareillement ici et là: jusqu'au moment où enfin il me sembla avoir découvert un port où trouver repos. C'est pourquoi je ne répugnerai pas à expliquer brièvement et avec clarté quelle est mon opinion dans cette affaire extrêmement perplexe. [...] Je veux tout particulièrement témoigner du fait que la voie que je suis dans les questions et controverses religieuses, je ne l'ai adoptée que parce que, après une longue et scrupuleuse recherche, j'ai jugé qu'elle était la plus juste et la plus sûre.

Non ignoro permultos esse, qui in hoc miserabili Ecclesiae dissidio, quo fere hodie Christianus orbis colliditur, vehementer angantur animi, & tamquam inter duos scopulos nutent & remigent: qui cum saluti suae consultum velint, quid fugiant vident, quo autem fugiant videre nondum potuerunt. Quae cogitatio ipsa me quoque jam olim exercuit, & tamquam procella huc illuc impulit: donec tandem portum aliquem, in quo acquiescam, reperisse mihi videor. Itaque quae mea in hoc perplexissimo negotio sententia sit, non gravabor breviter & dilucide explicare [...] In primis hoc testatum volo, me hanc viam, quam in quaestionibus & controversiis religionis sequor, non alia de causa suscepisse, quam quod eam post longam & diligentem inquisitionem, rectissimam & tutissimam esse judicem<sup>7</sup>[...]

Il ne faut donner ni dans l'exagération des uns ni dans celle des autres et naviguer ainsi entre Charybde et Scylla<sup>8</sup> (*inter duos scopulos nutent & remigent*) pour trouver enfin un port accueillant<sup>9</sup>. G. Cassander renvoie dos à dos les *Anticatholici & Lutherani* qui ne cessent, par amour de la querelle ou par orgueil, de verser de l'huile sur le feu et les *Pseudocatholici & Papistas* qui ne jurent que par leur «dieu en terre» et disent que

son autorité domine non seulement toute l'Eglise mais encore l'Ecriture sacrée elle-même et ils établissent que son opinion est pareille aux oracles divines, et plus encore règle infaillible de la foi.

[...] ejusque auctoritatem non modo supra totam Ecclesiam, sed supra ipsam scripturam divinam esse: & sententiam ejus divinis oraculis parem, imo infallibilem fidei regulam constituunt.

L'auteur propose au lecteur de bonne volonté de suivre une voie moyenne, respectueuse à la fois de la tradition mais consciente aussi des critiques pertinentes des Protestants et des acquis utiles de la Réforme<sup>10</sup>. Il assume alors le rôle de héraut d'une "troisième voie".

Parmi ceux surtout aujourd'hui qui se distinguent dans l'Eglise, est apparu un troisième genre d'hommes, presque aussi caché et secret que tu veux, qui forcé de se convertir à l'un ou l'autre parti n'est cependant dans son cœur attaché à aucun, embrassant sans se demander d'où cela vient tout ce qui est juste et conforme à la foi et à la règle catholique et refusant les idées qui lui sont contraires, ils sont surpris par l'excès et appellent de tous leurs vœux une mesure juste et moyenne, une concorde et une paix vraie, sincère et conforme aux textes

divins et à la tradition de l'Eglise. Ils sont prêts pour cette conciliation à apporter tout leur travail et tout leur zèle.

Inter hos maxime hodie in Ecclesia eminent, tertium quoddam genus hominum, quamvis fere occultum & obscurum reperitur, qui cum in alterutra parte versari cogantur tamen nulli parti ex animo addicti, quicquid utrobique rectum & Catholicae fidei & observationi consentaneum est amplectens: quae vero his contraria, & modum mediumque (uti in contentionibus fit) excedentia deprehenduntur declinantes, veram, sinceram, & divinis literis catholicaeque Ecclesiae traditioni congruentem pacem & concordiam omnibus votis exoptant, & ad eam conciliandam omnem suam operam & studium conferre parati sunt.

L'auteur se fait ici à n'en pas douter le porte-parole d'un courant de pensée qui commence à être relativement connu, notamment grâce aux écrits d'historiens tels que O. Christin ou T. Wanegffellen et que P. Viret désignera sous le nom (pour lui clairement péjoratif) de "moyenneurs".

L'intérêt de ce texte pour la compréhension du sens de l'apologue "médiocre" de Rabelais ne tient pas seulement aux rapprochements divers que l'on pourrait faire avec le *Quart Livre* mais à un trait commun aux deux textes assez particulier pour être nettement mis en lumière. Tous deux recourent dans leurs seuils à la même formule de l'*aurea mediocritas*. Rabelais en fait le sujet principal de son prologue

J'ay cestuy espoir en Dieu qu'il oyra nos prières, veue la ferme foy en laquelle nous les faisons: & accomplira cestuy nostre soubhayt, attendu qu'il est mediocre. Mediocrité a esté par les saiges anciens dicte aurée, c'est à dire precieuse, de tous louée, en tous endroitz agreable. Discourez par les sacres bibles: vo' trouverez que de ceulx les prières n'ont iamais esté esconduites, qui ont mediocrité requis.

tandis que G. Cassander inscrit la formule en toutes lettres juste au dessous du sous-titre explicatif de son projet.

De l'office de l'homme pieux et aimant vraiment la tranquillité publique dans la séparation religieuse actuelle.

Tu trouveras, Lecteur, dans cet écrit, non seulement, le récit très bref des différentes controverses qui aujourd'hui de façon misérable tourmentent tant l'Eglise, mais aussi un traité de vraie piété et de concorde chrétienne, fait sincèrement et studieusement, pour pouvoir et devoir se comporter au mieux dans n'importe quel pays, tandis que dure cette séparation.

Médiocrité dorée.

De officio pii ac publicae tranquillitatis vere amantis viri, in hoc Religionis dissidio.

Reperies in hoc scripto, Lector, non solum expeditissimam controversiarum, quibus misere adeo laborat hodie Ecclesia, componendarum rationem, sed etiam quo pacto verae pietatis atque concordiae Christianae ex animo studiosus, durante isto dissidio, optime se gerere in quavis Republica possit ac debeat.

Aurea Mediocritas.

Le titre donne le sujet de l'ouvrage, le sous-titre en précise la portée exacte et la formule finale (dont on ne découvre le sens qu'après avoir lu le livre) en résume la thèse principale: faire le choix d'un parti du milieu, débarrassé des rodomontades des huguenots, et des absurdités des papistes. Il s'agit bien alors ici de l'*aliqua media formula* dont parlait François Bauduin. La sentence dorée<sup>11</sup> usée à force d'avoir traînée dans tous les manuels de morale, pour les uns vertu de tempérance du chrétien, pour les autres vertu du Sage (stoïcien, aristotélicien), trouve alors

une seconde jeunesse et un sens éminemment "actuel". La "médiocrité dorée" n'est plus ici ni l'*isotès* aristotélicien ni un précepte un peu mièvre, mais la revendication d'un ferme engagement politique "au milieu".

Bien loin d'être anodin, ce sous-titre résume toute la pensée politique et religieuse de Cassander. Calvin ne s'y trompe d'ailleurs pas. Le texte, si clairement tourné contre Genève ne manque en effet pas d'attirer à Cassander les foudres du "petit tyran lemanique" selon la dénomination récurrente de la correspondance de Cassander et Bauduin<sup>12</sup>. Selon Calvin, il ne peut être question d'éviter les excès des uns et des autres pour tenir une voie dite juste parce que simplement médiane. La voie de l'authentique fidèle ne doit rien avoir de modéré quand il y va de la gloire de Dieu. Comment trouver une voie moyenne entre la foi juste et l'hérésie<sup>13</sup>? Il faut au contraire savoir dénoncer avec la plus grande fermeté les abus des Papistes et combattre parfois la maladie avec une extrême vigueur pour sauver le malade.

Enfin, après avoir examiné avec soin et attention les textes des deux partis (si il dit vrai) et les ayant jugés avec une semblable équité, se posant en arbitre, il condamne la véhémence démesurée et l'excès des deux partis [...] En effet aussi nombreuses que soient les corruptions de la religion et aussi graves les maladies de l'Eglise, il n'est cependant pas permis d'arracher son autorité à l'Eglise romaine et de faire chanceler le fondement de toute l'Eglise d'Occident qui dépend d'elle.

Tandem scriptis utriusque partis diligenter & attente examinatis (si vera narrat) ultroque & citro pari aequitate expensis, arbitrum se interponens, nimiam vehementiam & excessum in utraque parte damnat. [...] Quamvis enim plurimis vitiis corrupta sit religio, & gravissimis morbis laboret Ecclesia, fas tamen non esse sacram Romanae Ecclesiae auctoritatem convellere, totiusque Occidentalis Ecclesiae statum, qui independet labefactare<sup>14</sup>.

La "médiocrité" que préconise Cassander est alors, au pire, un piège du diable, au mieux, une inconscience dangereuse. La voie moyenne n'est qu'une illusion en matière de foi. Calvin, à qui n'a pas échappé le sens réel du sous-titre "médiocre" et la description de Charybde et Scylla renchérit sur les images du *de officio*....

Nolim tamen sperni, si quid utile asserat. nec vero temere despiciendus est qui experientia duce & magistra, post varias fluctuationes tandem portum securitatis reperit, ad quem alios invitat. Sed hic cavend[u]m est, ne ubi imago quieti portus ostenditur, errore trahamur in arenas, quae nos absorbeant. Et certe mox deprendunt quicumque mediocri iudicio erunt praediti, satius esse duriter vexari inter scopulos, quem demergi in hac palude, quae loco portus ab bono & fido duce ostentatur.

La traduction française du passage, dans *Responce a un cauteleux et ruse moyenneur, qui souz couleur d'appaiser les troubles touchant le fait de la Religion, a tenté tous les moyens d'empescher & rompre le cours de l'Evangile par la France*, perd cette nuance.

Il ne convient pas contemner à la legere celui, qui apres plusieurs flots & tormentes, à la parfin par diverse experience vient à bon port, auquel il appelle & invite les autres: mais aussi il fault icy prester l'œil & l'entendement, que au lieu de venir au port de repos & tranquillité, nous ne nous encombrions és sablonnières. Certainement tout homme, tant peu ayt-il de jugement, cognoistra aisément & confessera qu'il vaut trop mieux estre tormenté par divers rochers, que tomber en ce marescage, lequel, au lieu d'un bon port, nous monstre ce devot & fidelle conducteur".

La riposte de Calvin confirme sans nul doute possible l'orientation polémique de la formule de Cassander. Le coup a fait mouche et Calvin s'emploie à y trouver une réponse adéquate. En une antanaclase rhétorique un peu facile, il reprend la formule de l'*aurea mediocritas* dont il a

parfaitement compris le double sens et la retourne à l'envoyeur. Les hommes "médiocres" sont donc bien tels qu'ils se prétendent... doués d'un très médiocre jugement. Une troisième voie évitant l'écueil de Charybde et de Sylla mènerait directement le navire des fidèles sur les bancs de sable du naufrage. Cassander s'imagine voir un port là où ne se trouvent que des sables mouvants.

Poussant à son terme la logique de retournement des expressions des "moyenneurs", Calvin semble même prendre, dans la version française du texte, un malin plaisir à accumuler les variations autour du terme matriciel "moyen". Tout d'abord, le parti du "milieu" de Cassander n'est plus que la scène où se produit l'histrien.

Un certain pacificateur apparaît au milieu / sur la place publique et promet qu'il va faire le récit bref et rapide de toutes les controverses qui nous séparent et qui aujourd'hui tourment l'Eglise [...]

Prodit in medium pacificator quidam, ac se brevem & expeditam rationem assere praedicat, qua dirimantur omnes controversiae quibus hodie laborat Ecclesia. [...]

Ensuite, la locution prépositionnelle "moyennant que" revient ainsi constamment sous sa plume. Comment ne pas y voir le signe manifeste de son ironie? On trouve, entre autres, "moyennant que le monde cognoisse que par ses jeux et moqueries l'escripture est mis souz les pieds", p.8; "moyennant que ceux qui les cognoissent, n'en disputent à tous propoz avec le premier à la volée", p.19; "[...] moyennant, dit il, que les choses adjoutees ne corrompent ou rendent inutiles les sacremens [...]" p.19 v° "moyennant qu'il ne soint reproché à Christ, que les institutions & ordonnances sont corrompues & imparfaites", p.19 v°; "[...] moyennant qu'il n'y ait point d'envie à la suite [...]", p.24; "[...] moyennant que cest erreur ne soit universel [...]", p.24 v°; "moyennant que sa santé ne soit offensee [...]", p.26 v°; "[...] moyennant qu'il me monstret quelque Eglise à Rome [...]", p.35; "moyennant que cela se face avec le moins de bruit & de scandale qu'il sera possible", p.36. Le jeu rhétorique parodiant le discours ennemi fonctionne parfaitement. Calvin devient, à la lettre, plus "moyenneur" que les moyenneurs.

Le texte "médiocre" de Cassander ne provoque pas de remous que du seul côté de Charybde. Lindanus, controversiste redoutable et inquisiteur de la foi catholique, dans un dialogue de 1565, *Dubitantius de vera certa que per Christi Jesu Evangelium, Salutis aeternae via, Libris III. instructus: quibus populariter docetur, veram certamque Salutis aeternae viam, nisi apud Catholicos, non inveniendam [...]* ne manque pas moins que Calvin d'épingler l'erreur que serait la recherche d'une voie moyenne<sup>15</sup>. Il ne peut être question de compromis quand la foi combat contre un allié du diable. Au terme d'un long apprentissage, l'adolescent Dubitantius, jusque là favorable à des aménagements dogmatiques, reconnaît la vérité indubitable de la foi catholique et s'engage à suivre désormais la voie pieuse de Constantius. Dans le dernier chapitre, dont le titre (*Officium pii viri in hac tempestate*) parodie explicitement l'œuvre de Cassander, Dubitantius détourne totalement la "médiocrité" du sens que lui attribuait Cassander. Elle n'est plus le synonyme d'une voie moyenne, respectueuse des différences, mais le seuil à partir duquel il n'est plus possible d'intervenir. Si la maladie de l'hérésie a pris une ampleur plus que "médiocre" sur le corps de la chrétienté, il n'est plus possible que d'en supporter le dommage.

Dubit.: j'estime en effet juste de supporter patiemment dans un corps vaste et sénile certaines verrues et même des maladies sérieuses quand cela n'est pas évitable en famille ou médiocrement.

Dubit.: æquum enim existimo patienter ferre tam vasto & senili in corpore nævos quosdam, ac morbos etiam soticos cum id in familia vel mediocri non sit evitable<sup>16</sup>.

• Un autre texte qui précède de deux ans le *Quart Livre* semble cautionner cette lecture et inscrire le texte rabelaisien dans une lignée qui prendrait comme "mot de guet" la formule dorée. Cassander le désigne comme un texte remarquable et sans doute faut-il y voir une des sources essentielles de son inspiration. Il s'agit des *Loci communes rerum theologicarum quae hodie in controversia agitantur...* (1546) de F. I. Hofmeister, général des Augustins d'Allemagne. L'auteur se déclare pour un renouvellement de l'Eglise plutôt que pour sa Réforme. Il prône, tout comme Cassander, une voie moyenne à mi chemin des positions romaines et genevoises. S'il n'est pas question de suivre l'Eglise dans ses abus manifestes, il est bien moins pensable encore de se faire hérétique comme Luther<sup>17</sup>.

Hofmeister ouvre son livre par une charge contre les abus de l'Eglise actuelle. La Réforme a raison de s'en prendre à la perversion papiste même si la voie qu'elle suit n'est pas non plus la bonne.

Les dogmes pieux ont été subvertis, les rites pieux ont été bouleversés, l'ambition de ceux qui ne craignent pas Dieu, s'est emparée du gouvernail, et désormais aux yeux de tous, comme récompense de l'impiété, la dignité du trône papal, de telle sorte que plus on est acerbe dans ses médisances, plus on doit obtenir facilement et aisément l'Episcopat. L'honnêteté sacerdotale a disparu. Ceux qui font paître avec science le troupeau du seigneur ont renoncé. Les distributions de vivre pour les pauvres ont disparu en faveur de plaisirs qu'on garde pour soi. La libéralité et les dons importants sont dissipés pour ceux que travaille l'ambition de dominer. Le respect précis des Canons s'affaiblit tandis qu'est grande la licence envers le péché.

Subversa sunt pietatis dogmata, turbati pietatis ritus, ambitio eorum, qui Dominum non metuunt, ecclesiarum gubernacula invadit, & jam manifeste, velut impietatis premium, Primae sedis dignitas prostituitur, ut qui maledicendo est severior, ad Episcopatum populi acquirendum sit prior ac potior. Evanuit honestas sacerdotalis, desierunt, qui gregem domini pascunt cum scientia, dispensationes pauperum ad propria oblectamenta, numerumque largitiones, absumentibus iis, qui ambitionis dominandi studio tenentur. Elanguit Canonum exacta diligentia, multa est peccati licentia.

Pour retrouver la vraie Eglise il faut, comme l'affirment les Luthériens, revenir aux textes fondateurs dont les premiers Pères de l'Eglise ont, comme le disent cette fois les Catholiques, fixé le juste sens.

L'esprit tout entier est si plein de leurs fortes raisons, de leurs opinions sacrosaintes que les idées vaines n'y ont plus de place. Par ce médicament ils ne seront pas peu nombreux ceux qui autrefois avaient été le jouet d'illusions, à revenir à eux, & tandis qu'ils prennent comme guides les saints Pères, ils sont tirés de ces Chimères.

Horum solidissimis rationibus, sacrosanctis sententiis ita tota mens est implenda, ut vanae opiniones locum non habeant. Hoc pharmaco adhibito, non paucos comperimus, ab istis praestigiis illusos antea, resipuisse, & dum sanctos Patres, quasi duces secuti sunt, ab istis Chimeris esse expeditos.

Il ne faut ni céder aux Réformateurs qui bien souvent n'ont pas compris la profondeur des règles qu'ils méprisent, ni aux Catholiques actuels qui ne voient dans la Réforme qu'une œuvre diabolique. On le voit, Hofmeister fait visiblement partie de cette tendance dont nous parlions déjà à propos de Cassander. Sans rompre les ponts avec l'Eglise traditionnelle, il sait néanmoins tirer bénéfice des apports de la Réforme protestante.

On ne s'étonnera pas dès lors de retrouver chez lui le même jeu verbal que chez ses compagnons d'arme. Dédiant son texte à Erasme<sup>18</sup>, il s'excuse à la fin de sa préface de la "médiocrité" de son travail.

Reçois donc vénérable Seigneur ce tout petit livre, en retour des grands bénéfices dont tu me combles. J'ai préféré t'offrir cet humble don plutôt qu'aucun: je ne doute absolument pas que tu recevras avec une grande joie ces médiocrités.

Accipe igitur reverende Domine hunc exiguum libellum, pro magnis tuis in me collatis beneficiis. Malui enim tenuia haec, quam nulla dare: minime dubito, quin tu haec mediocria animo laetissimo sis accepturus.

Cette chose "médiocre" dont Hofmeister fait cadeau à Erasme l'est évidemment bien plus par son contenu idéologique que par la taille tout à fait respectable de l'ouvrage (près de 300 pages). Le jeu de mots renseigne donc le lecteur, dès la préface, sur les convictions politiques et religieuses: l'auteur fait partie de ceux qui se tiennent éloignés de tous les excès. Il se situe d'ailleurs dans le droit fil des positions d'Erasme qui déclare à Luther dans les *Hyperaspistes*:

Nec infeliciter navigat, qui inter duos diversa mala medium tenet<sup>19</sup>.

• C'est dans le même esprit, sans toutefois recourir explicitement au jeu de mots, que Fr. Bauduin rédige en 1562 une *Responsio altera ad Joan. Calvinum*. Bauduin fait de la "médiocrité" le fil directeur de la réponse qu'il adresse au libelle de Calvin. Le texte, plus habile qu'il ne prétend l'être, s'attache à définir (dans un sens favorable à l'auteur) l'*ethos* des deux protagonistes de l'affaire. Calvin semble un tyran dont la démesure contraste avec l'attitude moyenne de l'auteur. A Calvin, la véhémence et la jactance de l'hybris, à l'auteur le (beau) rôle de la modestie et de la mesure chrétienne.

Toi tu as été formé à médire et à déclamer dans l'arène; moi j'ai reçu une éducation dans les disputes paisibles et civiles. Toi tu es un Maître grand et puissant, armé de nombreuses propriétés et fonctions, protégé par le rempart de tes satellites, soutenu par les généraux des factions, moi je ne suis pas tant Docteur qu'étudiant en droit, sans ressources, sans clientèle et sans défense. [...] Enfin toi tu es un guerrier vétéran et moi une recrue novice.

Tu jampridem in isto pulvere maledicendi atque declamandi exercitatus es: ego in umbra imbellium civiliumque disputationum educatus. Tu magnus & potens populi Magister es, multis & ministris & mancipiis armatus, & satellitibus septus, & factionum ducibus subnixus: ego legum non tam Doctor, quam studiosus, nullis viribus, nullis clientelis, nullis denique praesidiis munitus. [...] Denique tu miles veteranus, ego tiro rudis<sup>20</sup>.

L'ouvrage n'est qu'une longue démonstration de l'intempérance de Calvin. Homme plein de démesure, Calvin ne semble pas connaître la règle médiocre qui guide la conduite du sage: "ni trop, ni trop peu".

Je sais que que tu méprises l'exemple de la modération chrétienne que je te propose maintenant. Mais je le te propose cependant, pour que même si tu ne voulais pas être mis en garde, je me mette en garde moi-même.

Scio, respues exemplum Christianae moderationis, quod nunc tibi proponam. Sed tamen proponam, ut si tu moneri nolis, meipsum admoneam<sup>21</sup>.

Il est le jouet d'une mélancolie qui lui fait perdre le sens de la mesure.

Ton vertige, cher Jean, est remarquable, remarquable cette mélancolie: quelle est-elle pour faire que tu penses voir ce qui n'exite pas et que tu ne puisses pas non plus discuter, éveillé et sur tes gardes, d'aussi vaines (que dirais-je d'autre?) fantaisies?



Mira est, mi Joanes, tua vertigo, mira haec melancolia: quae efficit, ut videre te putes quod nusquam est, ac ne quidem vigilans & monitus possis tam inanes (quid aliud dicam?) phantasias discutere<sup>22?</sup>

Il ne s'agit alors ni plus ni moins dans cette défense que du combat du gigantesque ennemi de Dieu, Goliath, contre le "médiocre" David.

Je sais bien que Dieu se sert parfois de la fronde d'un enfant pour briser les présomptions si menaçantes et orgueilleuses des grands Géants.

Scio equidem Deum interdum velle funda puerili frangi istos tam minaces superbosque spiritus magnorum Gigantum<sup>23</sup>.

A l'inverse tout témoigne de l'attitude mesurée de Bauduin depuis son comportement dans l'affaire jusqu'au parti pris d'écriture qu'il revendique au début de l'ouvrage.

De même que je suis améné, à mon dam et contre mon gré, pour la défense nécessaire de ma vie et de ma réputation à repousser les offenses injurieuses, de même je me réjouis que des hommes bons, raisonnables, posés, c'est-à-dire, tous différents par rapport à l'adversaire, ont jugé (ce que je peux prouver par les nombreuses lettres qu'ils m'ont envoyées) que cette réponse n'était ni injuste ni immodérée. Certains qui savaient qu'elle avait été écrite en plein empressement s'étonnaient même qu'elle ne fût pas plus véhémence et qu'elle ne fût pas pleine de la juste chaleur de l'indignation et me faisaient souvenir (de ce que la Loi dit) qu'il est difficile de tempérer une juste douleur.

Ut autem gemens & invitus ad illam necessariam defensionem mei capitis & famae, depulsionemque contumeliosae injuriae pertractus sum: sic viros bonos & sanos & sedatos, hoc est, omnes adversario dissimiles, gaudeo judicasse (quod multis eorum ad me literis confirmare possum) neque iniquam, nequem intemperantem illam fuisse: atque adeo miratos esse, non fuisse vehementiorem, cum quidem scirent in medio praecipitis festinationis, indignationisque justissime calore effusam esse, & meminissent (quod lex ait) difficile esse justum dolorem temperare<sup>24</sup>[...]

La "médiocrité", sans rien perdre des implications idéologiques du courant moyenneur, reprend avec Bauduin un sens moral. Suivre la *Via regia* dont parlait G. Witzel ne consiste pas seulement à savoir naviguer entre l'écueil genevois et le roc romain mais encore à savoir agir, même dans les circonstances critiques, avec la modération d'un vrai chrétien. Comme le dit saint Paul, "Ne plus sapere quam oporteat, sed sapere ad sobrietatem"<sup>25</sup>.

• Un dernier exemple, bien plus tardif puisqu'il date de 1630, viendra clore cette longue liste. Il s'agit d'un texte polémique de Pierre Berger, *La suffisance de la communion sous une espèce prouvée par l'Écriture sainte*, explicitement tourné contre le projet de Cassander puisque le titre annonce aussi avec la réfutation de Georgius Cassander. S'opposant au projet "moyenneur" de Cassander, P. Berger accorde cependant un certain crédit à la méthode "médiocre" que préconise l'allemand. Défendant vigoureusement la foi catholique contre les tentations "novatrices", il conseille cependant, dans un des derniers paragraphes de sa préface, de se comporter avec la plus grande médiocrité envers les protestants.

Mais en tout votre procédé avec ces bonnes gens-là, comportez vous, s'il vous plaist, en sorte qu'ilz ne recognoissent en vous ny haine ny mespris, gardant une honneste mediocrité entre la trop grande deference, qui leur pourroit donner de la presumption; & l'extremité contraire, qui les empescheroit de vous escouter, & de prendre confiance en vous, s'imaginant que vous seriez leurs ennemis.

• Ces précédents, antérieurs ou postérieurs au *Quart Livre*, autorisent sans doute à lire dans la formule dorée un appel à la "médiocrité" politique. Si Panurge et Jupiter se répondent dans les difficultés qu'ils éprouvent à résoudre des cas perplexes, sans doute Couillatris répond-il à Rabelais lui-même dans son choix d'une certaine "médiocrité" religieuse et politique dont l'ensemble du roman fournit nombre d'indices<sup>26</sup>. En choisissant d'ouvrir son roman sur une telle formule, Rabelais fait un acte politique. Il signifie, en s'inscrivant dans une tradition, son engagement pour un renouvellement de l'Eglise à l'intérieur de son giron. Panurge devient alors son porte-parole quand, peu avant de descendre en l'île Farouche, il s'écrie:

Combatre Quaresmeprenant (dist Panurge) de par tous les Diables? Je ne suys pas si fol & hardy ensemble. *Quid iuris*, si nous trouvions enveloppez entre Andouilles & Quaresmeprenant? Entre l'enclume & les marteaulx? Cancre. Houstez vous de là. Tirons oultre. Adieu vous diz Quaresmeprenant. Je vous recommande les Andouilles: & n'oubliez pas les Boudins.

Risquant d'être attaquée et par les Andouilles et par Quaresmeprenant, la position n'est guère confortable. Elle est, pour le dire d'un mot, "perplexe" comme le confirme d'une part l'article "Enclume" du dictionnaire de Cotgrave:

Couché entre l'enclume & les marteaux: Seated in the midst of dangers; or invironed on all sides, with dangerous mischiefs; pestered, perplexed, afflicted which way soever he turne him.

ainsi que la formule juridique connue à laquelle fait référence Panurge.

Le petit groupe d'amis, coincé entre Charybde et Scylla, devient la métaphore exacte de la position de Rabelais dont se fait aussi l'écho Pantagruel racontant les aventures d'Antiphysie.

Depuis elle engendra les Matagotz, & Papelars: les Maniacles Pistoletz: les Demoniacles Calvins imposteurs de Genève: les enraigés Putherbes Brissaulx, Caphars, Chattemittes, Canibales: & aultres monstres difformes & contrefaits en despit de Nature.

Les personnages, quoique travestis, sont tout à fait reconnaissables (les notes des éditions savantes ne manquent d'ailleurs pas de préciser les différentes allusions). Postel, Calvin et Puy-Herbault n'appartiennent pas *stricto sensu* à la diégèse et leur mention est comme une incursion du monde bien réel de l'Histoire dans le monde de la fiction. La "pureté" diégétique (simple horizon théorique qui voudrait tracer un départ net entre deux univers radicalement différents) disparaît au profit d'un dialogue entre fiction et réel. Donner à Pantagruel la stature d'un personnage historique interpellant ses illustres contemporains sur les problèmes du temps, c'est assurément brouiller une frontière théorique dont la clarté assure la lisibilité du roman. Une telle distorsion ne peut manquer d'interroger le lecteur. Si le monde "actuel" entre dans le livre, le livre se fait en retour inévitablement témoin et commentateur de ce monde. Pantagruel devient alors logiquement porte-parole de l'auteur et retrouvent précisément les positions politiques explicites des protecteurs de Rabelais, Odet de Chastillon et Jean du Bellay, lors de la crise gallicane de 1551<sup>27</sup>.

S'il est bien clair qu'on ne peut assimiler sans précaution les positions politiques de Pantagruel à celles de Rabelais, on ne peut pas non plus les limiter à la simple sphère romanesque et faire comme si elles n'indiquaient pas autre chose, comme si elles ne pointaient pas depuis l'intérieur du roman vers son au-delà. Avoir choisi de permettre à Pantagruel de s'exprimer sur les détracteurs bien réels de l'auteur ne peut pas laisser le lecteur indifférent. En l'occurrence

défenseur de Rabelais, Pantagruel assume une position moyenne que la construction stratégique du texte laisse penser être aussi celle de Rabelais lui-même. Le texte indique ce qu'il ne peut dire parce que sa forme fictive interdit précisément de le faire. Si la clarté d'un dire (assumée, par exemple, dans un discours) n'existe pas chez Rabelais, le texte est cependant construit de façon à laisser penser ce dire. Il invite même, par les indices qu'il dissémine, à le reconstruire.

Entre la colère des réformateurs Calvin et la rage des tenants de la tradition catholique comme Puy-Herbault, il n'est guère facile de maintenir le cap "médiocre" de l'homme pieux. La situation menace de devenir perplexes et seule la fidélité aux principes moraux permet d'éviter tout hybris dangereux. Ceux qui veulent se faire riches au détriment de la piété, prennent le risque d'avoir la tête coupée. La "médiocrité dorée" est alors précisément celle qui sait voir l'or où il se trouve vraiment, celle qui ne se laisse pas abuser par les apparences flatteuses.

Nous retrouvons ici alors la distinction qu'établit le prologue entre le choix perplexes de Jupiter et le choix "médiocre" de Couillatris. Jupiter, tout comme Panurge lancé dans sa quête vers l'oracle de la certitude, doit choisir des deux protagonistes celui qui lui sied le plus. Son choix ne porte alors que sur des préférences tandis que celui de Couillatris engage un rapport à la vérité. Jupiter peut bien hésiter tout son saoul puisque son choix est indifférent. Par contre, ce serait une faute morale pour Couillatris que de ne pas prendre clairement parti entre les trois voies qu'on lui présente. Là où il n'est pas question de simple goût personnel mais de vérité, la plus sincère "médiocrité" est réclamée, celle qui garantit contre la tentation d'hybris qui fut celle des Géants. Ils souhaitaient, rappelons-le, s'établir à la place de Dieu. Les Papistes l'ont déjà fait (comme le monde l'exemple des Papimanes) et les Protestants aimeraient bien le faire.

Et vous reduisez à memoire la force des Geants antiques, les quelz entreprendrent le hault mons Pelion imposer sur Ossé, & l'umbrageux Olympe avecques Ossé envelopper, pour combattre les dieux, & du ciel les deniger. Ce n'estoit force vulgaire ne mediocre.

Il s'agit ici de la seule allusion dans l'ensemble du *Quart Livre* au prologue qui l'ouvre. Son importance est capitale. Il signale clairement que tous ceux qui renoncent à la "médiocrité" n'ont finalement qu'un seul et même projet, se mettre à la place de Dieu. Huguenots et Papistes ne sont alors que les deux faces aussi repoussantes l'une que l'autre d'un même mal. Comme le dit très justement D. Crouzet:

Rabelais fait un éloge de la "médiocrité", d'une situation acceptée de juste milieu dans lequel se décrypte le refus des partages entre les théologiens de l'Eglise traditionnelle et ceux qui, derrière Calvin, à Genève, mettent en œuvre une fixation confessionnelle tout aussi rigide et exclusive. La force de Couillatris est de comprendre préliminairement sa faiblesse, sa *mediocritas*, et de savoir qu'il doit avant tout se résigner dans le monde des hommes à une "médiocrité" qui, loin d'être synonyme de discrétion ou de retrait hors des enjeux du présent, est une humilité fondée sur une foi solide<sup>28</sup>.

"Reconnaître sa faiblesse" est alors renoncer à se faire Dieu et la "médiocrité" le premier pas vers la vertu.

---

<sup>1</sup> Significative est d'ailleurs à cet égard la répartie de Panurge à Pantagruel qui lui dit: "Mais avant de nous mettre en ceste longue peregrination, plene de azard, plene de dangiers evidens... / Quelz dangiers? dist Panurge, interrompant le propous. Les dangiers se refuyent de moy, quelque part que je soys, sept lieues à la ronde: comme advenant le prince cesse le magistrat, advenant le soleil esvanouissent les tenebres, et comme les maladies fuyoient à la venue du corps saint Martin à Quand". Pantagruel avait décelé bien avant dans cette démesure plus qu'un simple amour de l'excès: "vous avez fait Protervie: qui estoit entre les Romains sacrifice tel que de l'aigneau Paschal entre les Iuifz.

---

Il y convenoit tout mangeable manger: le reste iecter on feu: rien ne reserver au lendemain. Le le peuz de vous iustement dire, comme le dist Caton de Albidius, lequel avoit en excesive despense mangé tout ce qu'il possedoit, restant seulement une maison, y mist le feu dedans, pour dire, *consummatum est*, ainsi que depuys dist saint Thomas Dacquin, quand il eut la Lamproye toute mangée".

<sup>2</sup> Pantagruel affirme tout comme lui: «Mediocrité est en tous cas louée: & icy la maintiendrez". L'auteur n'avoue-t-il pas d'ailleurs au tout début du prologue que « quant est de moy, par sa sainte benignité, j'en suys là, et me recommande. Je suys, moiennant un peu de Pantagruelisme (vous entendez que c'est certaine gayeté d'esprit conficte en mespris des choses fortuites), sain et degourt; prest à boire, si voulez.»?

<sup>3</sup> A une seule exception près sur laquelle nous reviendrons plus loin.

<sup>4</sup> Les lettres qu'ils lui adressent, publiées au début du *De articulis religionis [...] controversis [...]* sont explicites: «Cupimus proinde abs te compilari primo quoque tempore Summarium quoddam doctrinae Catholicae, in quo praeter antiqua & indubitata dogmata fidei Catholicae in Confessione Augustana comprehensa, quae semper fuerunt extra controversiam posita, inprimis explicentur illi omnes Articuli dictae Augustanae Confessionis, qui vel iam hinc inter eruditos utriusque Partis ad concordiam sunt deducti, vel pro constituenda unitate & quiete adhuc possunt, salva veritate Catholica, concedi & indulgeri: adductis praetera rationibus brevibus, & substantialibus, cur in reliquis, qui forte supererunt, Ecclesia Catholica cedere non possit".

<sup>5</sup> A. Dufour, "Le colloque de Poissy" in *Mélanges d'Histoire du XVI<sup>e</sup> siècle offerts à Henri Meylan*, examine la coïncidence temporelle des textes moyenneurs avec l'organisation du colloque. "Si donc la reine et son chancelier se sont efforcés d'organiser et de réaliser dans les meilleures conditions possibles une grande confrontation théologique destinée à guérir la France de ses dissensions religieuses, ce n'est assurément pas par caprice, mais bien parce qu'une telle solution était suggérée par un certain courant d'opinion", p.127.

<sup>6</sup> Lettre citée par M. Erbe, "François Bauduin und Georg Cassander. Dokumente einer Humanistenfreundschaft", in *Bibliothèque d'Humanisme et de Renaissance* 1978, Tome XL, p.545.

<sup>7</sup> p.1.

<sup>8</sup> On a d'ailleurs de G. Cassander un recueil de prières, *Preces ecclesiasticae quae collectae vulgo dicuntur...*, dont l'une, assez inattendue, pourrait bien correspondre à la situation «médiocre»: *Pro medio obtinendo inter duo mala*. «Misericordia tua Domine ita nos refoveat, ut nullo modo negligentes reddat: sic peccata nostra perurbet, ut mens in desperatione non proruat: ut dum & praesumentes metuimus, & metuentes speramus, aeternum regnum citius adipiscamur. per eum qui vivit & regnat cum patre».

<sup>9</sup> L'image continuera à servir puisque dans une lettre de Bauduin à Cassander datée du 1<sup>er</sup> avril 1562, le français écrit: «Alioqui beatos nunc eos esse judico, qui ex hujus vitae confusione liberantur. Nam et quo magis horum temporum intemperiem considero, tantoque magis ad portum aspiro». On la retrouve aussi chez M. de l'Hospital, comme le note Marie-Dominique Legrand, «Michel de l'Hospital éléments pour une poétique de la liberté de conscience», «le bon pilote ne s'obstine jamais contre la tempeste, mais baisse les voiles et se tient coy jusqu'à ce qu'il relève ses ancres pour voguer seurement...» in *La liberté de conscience (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)*, p.93.

<sup>10</sup> Pour le détail des concessions de Cassander à la Réforme, voir le texte de R. Stauffer dans *Interprètes de la Bible. Etude sur les réformateurs du XVI<sup>e</sup> siècle* ainsi que les précisions d'A. Stegmann, "Cassander victime des orthodoxies", in *Aspects du libertinisme au seizième siècle*. Les positions de Cassander ne sont pas non très éloignées de celles de Castellion avec lequel il était d'ailleurs en relation épistolaire comme le remarque J. Lindeboom dans son article "La place de Castellion dans l'histoire de l'esprit" in *Autour de Michel Servet et de S. Castellion*, H. D. Tjeenk Willink & Zoon N. V., Haarlem, 1953.

<sup>11</sup> Pour une analyse des différentes connotations littéraires (stoïcienne, aristotélicienne et paulinienne) de la formule, on peut se reporter à l'article de J. Morel, "Médiocrité et perfection dans la France du XVII<sup>e</sup> siècle" in *R.H.L.F.*, Mai-Août 1969.

<sup>12</sup> Une partie a été publiée par M. Erbe dans *François Bauduin und Georg Cassander. Dokumente einer Humanistenfreundschaft*, Bibliothèque d'Humanisme et de Renaissance, 1978, Tome XL, 3.

<sup>13</sup> Voir sur l'état d'esprit intransigent des théologiens protestants lors du colloque de Poissy la synthèse éclairante de M. Turchetti "Calvin face aux tenants de la concorde (moyenneurs) et aux partisans de la tolérance (castellionistes)" in *Calvin et ses contemporains, Actes du colloque de Paris, 1995* édités par Olivier Millet, "En face, les théologiens réformés ont une seule position, très différente et très ferme, car ils sont convaincus que la vérité évangélique est d'une telle clarté qu'elle reluira aux yeux du roi et de ses théologiens les plus endurcis, qui devront céder à l'évidence et convertir tous à la seule vraie religion. [...] Essayons de dire cela mieux en nous rapprochant du point de vue de Calvin. La pureté de la parole de Dieu, la pureté de la religion réformée, de la seule religion qui soit vraie, cette pureté aurait été corrompue au seul contact des superstitions papistes".

<sup>14</sup> p. 800.

---

<sup>15</sup> Comme le remarque A. Stegmann, "Guillaume Lindanus, ancien professeur de théologie à Dillingen et qui vient d'être nommé évêque de Ruremonde, était particulièrement sensibilisé aux questions traitées par Cassander. Ses deux ouvrages, *De optimo genere interpretandi Scripturas* (Cologne, 1588) et *Missa apostolica* (Anvers, 1558) lui font trouver dans la *Consultatio* un laxisme dangereux", "Cassander victime des orthodoxies" in *Aspects du libertinisme au seizième siècle*, p.209.

<sup>16</sup> p.325.

<sup>17</sup> Le titre seul de certains de ses ouvrages suffit à donner une idée de sa position doctrinale: *Dialogorum... libri... quibus... Ecclesia... dogmata Lutheranorum... sententiis roborantur* (1538), *Widerlegung deren Artickel, die M. Luther auff d. Concilium zu schicken... furgenommen* (1539).

<sup>18</sup> Pour mesurer ce que le courant "moyenné" doit à, on consultera l'étude de J.-P. Dolan, *The influence of Erasmus, Witzel and Cassander in the Church ordinances and reform proposals of the united duchies of Cleve during the middle decades of the 16<sup>th</sup> century*. "Through this study of the Church Ordinances and various notells, drafts, and "consultations" found in the archives of Julich-Berg, an attempt has been made to trace the continuity of a stream of Catholic humanistic reform that ante-dates the Luther reformation and flows along Erasmian lines of conciliatory policy in the lower Rhine", p.108. J. Lindeboom rappelle aussi dans "La place de Castellion dans l'histoire de l'esprit" in *Autour de Michel Servet et de S. Castellion*, les influences réciproques des deux proches d'Erasmus. H. D. Tjeenk Willink & Zoon N. V., Haarlem, 1953.

<sup>19</sup> Propos que G. Dzfaux reprend en tête de son article "Rabelais contre les Eglises, pour une lecture "cosmographique" du *Quart Livre*", *Etudes Rabelaisiennes*, XXX, p.137-202.

<sup>20</sup> p.7.

<sup>21</sup> p.28.

<sup>22</sup> p.36.

<sup>23</sup> p.9.

<sup>24</sup> p.1.

<sup>25</sup> Romains XII, 3.

<sup>26</sup> L'importance de la notion ne semble pas avoir pu échapper à un médecin tel que Rabelais. Fernel précise d'ailleurs son importance au tout début des *Sept livres de la thérapeutique universelle...* quand il décrit l'état "médiocre" que doit chercher à obtenir le médecin: "Les choses que nous appellons les adversaires des maladies ne consistent pas dans la médiocrité, mais panchent vers l'extrémité qui luy est oopsée, d'autant que ce qui est logé dans le milieu entre les extrémités, ne sauroit jamais remettre dans la médiocrité ce qui est déjà passé à l'extrémité, ou qui panche vers elle. La raison est que les contraires venant à combattre, ou par le mélange, ou par le choc, ils s'esmousent & ralentissent leur vigueur par une action reciproque, & pas un deux ne passe absolument dans la nature de l'autre: mais ils s'arrestent dans un estat de médiocrité".

<sup>27</sup> L'Histoire confirme ce choix "moyen". La dédicace du *Quart Livre* à Odet de Chastillon ainsi que la protection du cardinal Du Bellay sont des signes de poids. Pour une analyse détaillée des positions politiques probables de Rabelais, il convient de consulter l'article de Richard Cooper, "Rabelais, Jean du Bellay et la crise gallicane" in *Etudes Rabelaisiennes*, Tome XXXIII, p.299-325. Lors de la crise gallicane de 1551, les deux cardinaux adoptent une attitude "médiocre" à mi chemin des protestants et des catholiques.

Notre travail recoupe en partie les conclusions de l'article de G. Defaux, "Rabelais contre les Eglises, pour une lecture "cosmographique" du *Quart Livre*", *Etudes Rabelaisiennes*, XXX, même si nous ne voyons guère pourquoi il privilégie la critique anti-romaine au détriment de la critique anti-génévoise, l'"enclume" au détriment des "marteaux".

<sup>28</sup> p.38.